

Possibilités d'exploitation des œuvres en lien avec le programme de terminale HLP

Semestre 1 : La recherche de soi

Éducation, transmission et émancipation

Possibilité de donner en lecture cursive ou d'exploiter des extraits des romans suivants :

- *Le fils de l'homme* de Jean-Baptiste Del Amo (sélection Femina 2021)
- *On était des loups* de Sandrine Collette (sélection Femina 2022)

Les expressions de la sensibilité

J'ai donné cette année *S'adapter* de Clara Dupont-Monod (prix Goncourt des lycéens 2021) en lecture cursive lors du travail sur ce chapitre. La restitution de lecture consistait en la présentation des trois personnages suivie d'une question d'argumentation : les élèves devaient dire quel personnage ils avaient préféré et pourquoi.

Les métamorphoses du moi

Possibilité de travailler sur *Tenir sa langue* de Polina Panassenko (prix Femina des lycéens 2022) ou encore *L'épouse* d'Anne-Sophie Subilia (sélection Femina 2022).

Semestre 2 : L'Humanité en question

Création, continuités et ruptures

Histoire et violence

J'ai donné, l'an dernier, *La carte postale* d'Anne Berest (sélection Femina 2021) en lecture cursive. La restitution de lecture consistait en la rédaction d'une interview (fictive) de l'autrice.

Travail sur un extrait d'*Héritages* de Miguel Bonnefoy (sélection Goncourt 2020) en lecture analytique (passage qui évoque la torture pendant la dictature de Pinochet au Chili. (annexe 1)

L'humain et ses limites

Travail en classe sur un extrait de *Climax* de Thomas B. Reverdy (sélection Femina 2021) (annexe 2) et sur un extrait de *Le dernier des siens* de Sybille Grimbart (sélection Femina 2022) (annexe 3).

Grand oral : certains élèves choisissent de baser leur question de grand oral sur l'une des œuvres de la sélection. Ainsi, en juin 2021, une élève a travaillé sur *Héritages* de Miguel Bonnefoy et l'an dernier, une élève a proposé une question de grand oral sur *S'adapter* de Clara Dupont-Monod. Les élèves sont alors très motivés et parviennent (sans aide) à communiquer avec les auteurs via les réseaux sociaux lorsqu'ils ont des interrogations. Pour cette année, certains élèves aimeraient déjà travailler sur *Tenir sa langue* ou *Le dernier des siens* pour leur question de grand oral.

De plus, les collègues de première qui étudient l'œuvre d'Olympe de Gouges proposent *Les Impatientes* de Djaili Amadou Amal (prix Goncourt des lycéens 2020) en lecture cursive.

Annexe 1 :

Le récit se passe au Chili pendant la dictature militaire de Pinochet. Ilario Da est un rebelle qui vient de se faire arrêter.

À son arrivée, on jeta Ilario Da hors de la voiture en lui assenant des coups de pied dans le dos et un colonel, debout devant lui, annonça avec autorité :

- Ici, les muets parlent.

Une rafale de mitraillette le fit sursauter, puis on le tira avec brutalité jusqu'à une des geôles. Bien qu'il eût les yeux bandés, Ilario Da sentit qu'il entraînait dans une pièce bondée. On le fit asseoir et, en fermant le cadenas, avant de partir, un soldat hurla :

- C'est qui le chef ?

- C'est vous, chef ! répondit un chœur.

Ilario Da fut surpris d'entendre autant de voix autour de lui, mais surtout de constater la discipline des prisonniers, révélant la soumission qu'on exerçait sur eux. Il appuya sa tête contre le mur et, grâce à la petite ouverture laissée sous le bandeau, put balayer la cellule du regard. À vue d'œil, la pièce mesurait quatre mètres de long et deux de large, trop étroite pour les seize personnes qu'il parvint à compter autour de lui. Les murs étaient parsemés d'écaillés de peinture bleue et une ampoule affreuse, au milieu du plafond, restait allumée pendant toute la nuit. Six chaises, en file contre le mur, constituaient le seul mobilier, et des lits superposés, aux sommiers de bois, s'alignaient de part en part.

Il détailla les visages abattus de ces jeunes détenus, fracturés pour la plupart, les têtes tombantes et fatiguées, dont les mains menottées étaient devenues mauves. Les jambes écartées devant une flaque de salive, les vêtements sales et la barbe longue, tout leur corps semblait perclus de défaites, d'humiliations et de châtiments. Certains avaient des brûlures graves, d'autres des coupures profondes. À chaque passage des gardes, il y en avait toujours un qui, rompant le silence dans lequel ils étaient plongés, demandait dans une plainte déchirante :

- *Agua, por favor.*

L'électrochoc donnait soif. [...]

A côté du 392 était assis un jeune adolescent qui devait avoir dix-huit ans, les cheveux longs, la chemise déchirée, le torse rougi par le sang d'une ancienne séance de torture. Le garde le fit sortir en l'attrapant par la nuque, et ferma la porte derrière lui. Deux minutes n'étaient pas passées que retentit un hurlement. Depuis la cellule, on entendait comment on le battait, on l'électrocutait. Il s'agrippait désespérément à son alibi, répétant sans cesse la même excuse, donnant des noms qui ne satisfaisaient pas ses tortionnaires, probablement car ils étaient en exil ou déjà morts. On sut quelques jours plus tard qu'ils appliquaient la technique du grill qui consistait à attacher un corps sur un lit métallique dont les pieds étaient reliés à des câbles électriques, et à y faire passer des décharges dans l'anus, entre les orteils, sous les aisselles, au coin de l'œil. Le garçon niait tout, sa relation avec la résistance, son affiliation au MIR¹, ses contacts avec les têtes pensantes et les architectes du mouvement. La séance dura cinq heures. Les calvaires se succédèrent ainsi pendant toute la journée. Ilario Da résista à toutes les tortures, par vanité, par orgueil, ou peut-être parce qu'il avait accepté de tout mettre sur le dos d'Hector Bracamonte, dont il craignait qu'il ne le jugeât depuis l'au-delà. La prison sculpta sa figure avec dureté. Le jeune homme arrogant, séduisant qu'il avait été durant ses années à Santo Domingo devint, en quelques semaines d'enfermement, un adulte effondré, aux traits taillés à la serpe. Sa peau prit une teinte morne aux reflets rouges et ses cheveux, hier volumineux, se firent fins et cassants.

Miguel Bonnefoy, *Héritages*, 2020

¹ Mouvement de la gauche révolutionnaire.

Annexe 2 :

15 octobre

Noah a fait plusieurs séjours sur la plateforme Sigurd cet automne-là et le moins que l'on puisse dire, c'est que les choses se sont rapidement dégradées. Lorsque la durée du jour a chuté, entraînant la baisse de la température, on a commencé à apercevoir des glaces dérivantes, des plaques, des bancs de floes² et de bourguignons³, qui venaient de régions plus au nord où il neigeait déjà, transformant la surface de la mer en gadoue et en sorbet prêt à prendre, semblable à de l'argent fondu.

Dans les profondeurs, on a envoyé des robots sur le plancher continental et à travers le train de tiges lui-même pour inspecter la structure du puits et vérifier qu'elle tiendrait le forage. On a contrôlé l'arbre, un modèle de prévention des blowouts⁴ qu'on appelle BOP, dont les vannes de sécurité sont prêtes à se refermer sur commande en cas de remontée intempestive de pétrole, du moins c'est la théorie : des vérins hydrauliques actionnés depuis la plateforme sont censés écraser le tube dans d'énormes mâchoires de métal jusqu'à le broyer, le tordre et le plier sur lui-même afin de le sceller définitivement en trois points différents. En cas de défaut de la commande de surface, une batterie de secours embarquée est capable de rendre le dispositif autonome. Le système a été testé en laboratoire puis en usine des millions de fois mais, par définition, jamais en conditions réelles puisque les conditions réelles des catastrophes pétrolières sont précisément les moments où ce genre de dispositif ne fonctionne pas.

Plus loin ou plus profond, dans le sous-sol mystérieux constitué de sédiments empilés par la pression et le jeu des densités, entre 2 000 et 3 000 mètres sous la surface de la terre, les roches-mères du Permien, du Cambrien et du Mésozoïque⁵, comprimées et soumises à des températures de 100 ou 120 degrés, craquent leur kérogène en hydrocarbures et chassent l'eau, comme l'huile plus légère, dans des réseaux de drains qui font remonter les hydrocarbures lentement vers la surface, où se constituent les réservoirs du système pétrolier, emprisonnés dans des grès comme dans de grosses éponges, sous des couvertures de schistes marins piégés par des failles. Noah connaît bien cette vie indifférente et puissante de la terre, ses respirations de millions d'années, ses mouvements infiniment lents, ses déplacements de quelques millimètres qui peuvent se traduire, en surface et pour nous qui vivons sur son dos comme des puces microscopiques, par des catastrophes. Il y a eu un séisme. Il y en a tout le temps, mais celui-ci a été plus fort. C'est ce qui a fait dévier le train de tiges et lui a imprimé une torsion fatale, alors qu'on était en plein forage, lors de l'accident. Ce n'est pourtant pas spécialement une zone à risques sismiques, mais les données qu'il a récoltées étaient très claires. Quelque chose a bougé là-dessous, il en a la certitude, comme si la terre avait remué dans son sommeil. Quelque chose s'est réveillé. Il pourrait s'écouler encore des siècles sans autre secousse, ou tout d'un coup, demain, une ruade pourrait tout engloutir. Il est devenu évident que la plateforme Sigurd, géante à demi

² Floe : fragment de glace de mer en forme de radeau plat, de 20 mètres ou plus d'extension horizontale.

³ Bourguignon : Nom donné par les marins à des glaçons détachés, avant-coureurs de la débâcle de la banquise dans les mers du Nord.

⁴ Dans l'industrie pétrolière, un blowout désigne l'éruption incontrôlée de pétrole brut, de gaz naturel, de condensats de gaz naturel ou du mélange de ces hydrocarbures, ou d'un autre gaz.

⁵ Permien, Cambrien, Mésozoïque : périodes géologiques.

submersible, ancrée au fond et reliée à ses puits de forage comme une araignée au cœur de sa toile, les ballasts pleins d'eau de mer, danse sur un volcan.

En l'absence de nouveaux éléments, la compagnie exige néanmoins de reprendre le forage. Il est question de passer en phase d'exploitation sur les deux puits de fond avant que l'hiver ne prenne éventuellement la plateforme dans la glace, ce qui compliquerait tout et reculerait de nouveau d'un an la perspective de commencer à pomper.

On va reprendre trop tôt évidemment et cela implique toute une série de décisions plus ou moins dangereuses. Les journées, de plus en plus courtes, alternent les crépuscules du matin et du soir. En milieu d'après-midi on rallume les lumières et on contrôle sa montre, on soupire – la nuit sera longue. La plateforme, à mi-chemin de la côte et de l'archipel du Nord, plonge dans l'obscurité vers 16 heures. Le temps joue contre Noah. Peut-être que ce n'était pas une si bonne idée, cette promotion dans l'Arctique. Peut-être qu'il hésite parce que, pour une fois, ça se passe chez lui.

Il songe que d'habitude les campagnes de forage sont comme des guerres au loin. Des guerres de colonisation, des prises de territoires et de villes, des captations de ressources, avec leurs dommages collatéraux inévitables, leurs incidents. Des populations déplacées, des élites corrompues qui prennent des participations dans des entreprises d'État, des ethnies ou des nations que l'on dresse les unes contre les autres. Des incendies de torchères dans le désert. Là-bas. Des fuites de pipelines dans la jungle. Des marées noires. Les guerres au loin, on s'en fout. C'est même un peu excitant. C'est exotique. *Suave mari magno*⁶. Qu'il est doux de contempler la tempête et les naufrages depuis l'abri de la terre ferme.

Noah regarde le soleil qui se prélassait depuis midi percer les nuages et les enflammer soudain en crevant leur plancher de marbre gris. Un moment, l'air se réchauffe et vibre, les couleurs des maisons, des murs de ciment, des volets peints, s'illuminent comme sous un éclairage de cinéma, et les ombres, à la lumière du crépuscule, s'allongent démesurément en glissant au sol, liquides et mystérieuses anamorphoses du monde.

Ici, c'est chez lui. Il le sait, il n'a qu'à regarder le soleil se coucher. Il n'a qu'à se souvenir.

Anâ est venue le voir, il y a quelques jours, à l'agence. C'est une rencontre à laquelle il avait pensé plusieurs fois sans s'y attendre vraiment – sans s'y préparer. Elle a été sèche, professionnelle. Lui a demandé des explications sur ce qui s'était réellement passé. Elle lui a dit : Avant que le syndicat ne vienne te rendre une visite plus officielle, je voudrais savoir si on doit s'inquiéter, s'il y a eu une fuite. Entre vieux amis en quelque sorte même si, pour ce qui est de la courtoisie, c'est lui qui aurait dû venir la voir, lui a-t-elle fait remarquer. Elle le regardait dans les yeux et, ça l'a surpris lui-même, il n'a pas soutenu son regard – ni l'idée de lui mentir encore une fois. On avait retrouvé des poissons morts. Des galettes d'huile flottaient au nord de la plateforme. Il a promis de la tenir au courant. Il a promis de passer à son bureau ou chez elle, cette fois ce serait lui qui se déplacerait. Aussi pour la revoir, a-t-il ajouté, mais elle n'en a rien cru.

⁶ *Suave mari magno* : citation de Lucrèce dont la traduction est « Il est doux quand la vaste mer est soulevée par les vents... ».

Et pourtant ses yeux noirs, un instant, les mêmes que ceux de la chanson, ravageurs et sublimes, ses yeux noirs brillent avec la même passion, malgré elle, et malgré lui, malgré le temps.

Bien sûr qu'il y avait eu des dégâts, mais la version officielle qu'il a servie à Anã, c'est que les choses restaient sous contrôle. Quelques barils avaient fui pendant le kick⁷, mais cela pouvait ressembler à n'importe quel dégazage sauvage de méthanier russe voulant remonter un peu sa ligne de flottaison avant de prendre la grand-route, à la limite de la mer de Barents. Lorsque les travaux de remise en état avaient été achevés, Noah a refait une tournée d'inspection sur la plateforme.

La nouvelle foreuse était arrivée, grosse comme une tête d'ours avec ses trois meuleuses pleines de dents étoilées de diamants l'une contre l'autre, en formation pyramidale, prêtes à broyer de l'argile, de la marne, du grès, des schistes, jusqu'à crever le manteau de la terre, en tout cas assez loin pour aller chercher ce foutu réservoir de pétrole et lui faire cracher son brut. On a remonté un train de tiges solide comme un oléoduc, fiché tout droit dans le BOP, à travers son puits cimenté jusqu'à la plateforme. Sur le module d'assemblage de l'axe, on a reboulonné passerelle, étau, chaînes et poulies, treuils et vérins, réamarré le mikado de tubes où l'on allait piocher. On n'attendait plus que lui pour relancer la machine.

On lui fait faire le tour, avec ses verres miroirs et son blouson de cuir, lui donnant juste un casque de chantier siglé du logo de la compagnie. L'hélicoptère, qui n'a pas redécollé, l'attend sur la plateforme d'acier. Le commandant aussi, à son poste de pilotage. À la place de Dieu, dans son fauteuil pivotant, surplombant la baie vitrée panoramique dominant la plateforme et l'océan, il affiche un grand sourire figé. Au loin sur la mer grise, des floes se promènent comme des moutons sur un champ de cendres.

Ils échangent quelques mots, une poignée de main. Toutes les mesures de sécurité prévues par le manuel ont été prises. Les hommes ont travaillé nuit et jour, comme des chiens. Leur prime de Noël est indexée sur le nombre de barils qu'on arrivera à sortir, ce qui constitue une bonne motivation. Le forage peut officiellement reprendre. Le commandant sourit de toutes ses dents, la bouche ouverte et les mâchoires crispées, triomphant. Noah pense que c'est une folie et s'est contenté de le dire, par visioconférence, au bureau de Londres. Dans un accès d'enthousiasme ou de familiarité le commandant va jusqu'à lui taper sur l'épaule en riant. Désormais plus rien n'arrêtera la série de décisions qui mènera à la catastrophe.

Thomas B. Rerverdy, *Climax*, 2021

⁷ Kick : Dispositif de mise en marche d'un moteur.

Annexe 3 :

Gus, un jeune scientifique, est envoyé par le musée d'Histoire naturelle de Lille pour étudier la faune du nord de l'Europe. Lors d'une traversée, il assiste au massacre d'une colonie de grands pingouins et sauve l'un d'eux. L'extrait suivant est le début du roman.

De loin, seule la tache blanche de leur ventre se détachait sur la paroi de la falaise, surmontée d'un bec qui brillait, crochu comme celui d'un rapace, mais beaucoup plus long. Ils avançaient en balançant de droite à gauche ; on avait l'impression qu'ils prenaient leur temps, vérifiaient à chaque pas leur stabilité, et qu'à chaque pas ils rétablissaient leur corps par un roulement du bassin. Les hommes progressaient eux aussi avec difficulté, cherchant des appuis sur le sol détrempé et lourd de la petite île, le dos presque parallèle à la plage, bras et jambes écartés, comme des crabes géants en ligne face aux pingouins qui continuaient pourtant de se diriger vers le rivage à leur façon précautionneuse, totalement déplacée dans cette situation.

Il faisait beau sur Eldey⁸, ce rocher abrupt d'où l'on pouvait apercevoir, au loin, les côtes de l'Islande, du moins par rapport à une journée ordinaire, lorsque les vagues sont énormes, si bien que même s'il ne pleut pas il y a toujours quelque chose d'humide et de froid qui stagne dans l'air et brouille le regard. Aujourd'hui, le ciel était d'un gris uni, et l'on voyait nettement, sous cette lumière plate, les silhouettes humaines et animales s'approcher les unes des autres sur la grève, puis, très vite, les hommes se jeter sur les oiseaux, certains les assommant avec des bâtons, d'autres les écrasant de tout leur poids, leur tordant le cou tandis qu'ils se débattaient. Quand les tueurs se relevaient, ils emportaient les pingouins flasques, la tête coincée dans leurs poings, les jetaient sur un tas, et l'on pouvait distinguer les deux taches blanches entre leur bec et leur œil, comme des papillons posés sur la charogne.

La scène ne dura pas longtemps, quelques minutes peut-être. Comme toujours quand quelque chose d'inhabituel se passe, les oiseaux, ceux qui volaient, ceux qui n'avaient pas des ailes nanifiées par des siècles de bonheur, de tranquillité, tournaient en criant autour de la falaise. Si le sol absorbait le sang – de loin, aucune tache rouge n'apparaissait –, les œufs que les hommes écrasaient par mégarde sur la caillasse noire, volcanique, de la plage, laissaient des traces luisantes et sans doute glissantes. Mais le plus souvent les hommes les ramassaient sans les briser et les posaient au pied de l'amoncellement des dépouilles de ceux qui avaient été, qui auraient été leurs parents.

Plus on fixait la scène depuis le bateau de pêche ou la seconde chaloupe qui attendait à mi-chemin, plus les mouvements devenaient abstraits : des points de différents grosseurs suivant des lignes géométriques répétitives sous le rideau de gaze de la lumière grise. Alors on oubliait qu'il s'agissait d'êtres vivants, hommes ou pingouins. La scène n'était plus hypnotique, juste un peu ennuyeuse. Puis l'œil refaisait le point à partir d'un détail, une jambe, un bec, un oiseau comme un enfant mort traîné sur la grève, et de nouveau les visages des marins apparaissaient dans la mémoire, le pouls qu'on n'avait jamais senti d'animaux qu'on n'avait jamais touchés vibrer avant de s'atténuer dans les poitrines, palpait sous la peau élastique entre le pouce et l'index des mains accrochées au bastingage de la chaloupe ou du bateau.

Soudain, tout redevint calme. Même les hommes, sur l'île, se turent. Alors quelque chose vers la gauche vint perturber ce qui ressemblait à un bref repos après l'effort : un éboulement, la chute d'un bout de falaise. Il y eut comme un cri vite ravalé. Un marin s'avança vers les rochers, souleva une pierre, se pencha et recula brusquement en faisant tomber la pierre sur le sol. Un

⁸ Ile islandaise.

bec avait failli le pincer. L'homme ressaisit la pierre, la leva au-dessus de sa tête, puis on entendit une sorte de froissement épais lorsqu'il la jeta sur le volatile. Plus tard, sur le bateau, il raconterait que l'animal, à ce moment-là, l'avait regardé sans bouger, sans tenter de fuir, le bec courbé sous l'œuf qu'il couvait. Pour finir, l'homme se pencha encore et ramassa l'oiseau mort et l'œuf entier, que le corps du pingouin avait protégé.

Maintenant, il n'y avait plus un seul animal vivant sur l'île. Il faut dire que cette colonie était petite, moins d'une trentaine d'individus ; certains marins, qui l'avaient vue l'année passée, disaient qu'elle avait encore diminué. Et les hommes remontèrent dans la chaloupe en portant les dépouilles. On les entendait chanter. Ils savaient qu'il y aurait un bon dîner ce soir, la chair tendre des pingouins, les protéines de l'énorme omelette qu'on allait dévorer.

Sybille Grimbart, *Le dernier des siens*, chapitre 1, 2022